

APRÈS LES ATTENTATS DU 13 NOVEMBRE 2015 À PARIS: la solidarité du « Souviens-toi que tu dois mourir »

AGATA ZIELINSKI

Maître de conférences en philosophie

Faculté de médecine de l'Université de Rennes 1

Bénévole en soins palliatifs à la Maison Médicale Jeanne Garnier (Paris)

agata.zielinski@univ-rennes1.fr

Ce soir-là, je n'ai pas regardé les informations avant d'éteindre mon ordinateur. Exceptionnellement. C'est un rituel quotidien. Le dernier coup d'œil au cours du monde avant l'effacement de ses joies et de ses peines dans le sommeil. Tous les soirs, je parcours les titres, les dernières nouvelles. Tous les soirs, sauf ce 13 novembre 2015. Sans doute m'étais-je obligée à me coucher plus tôt, dans la perspective d'un colloque où je devais intervenir le lendemain matin.

Au lever, je débranche mon téléphone portable qui rechargeait sa batterie durant la nuit : les notifications m'indiquent une quantité inhabituelle de textos. Plusieurs de mon père : « Comment ça va ? ». Quelques amis, dont une que j'ai vue la veille au soir, m'indiquent : « On est bien rentrés ». Flot et précisions inhabituels. Le réflexe : regarder la Une du *Monde*, qui affiche « Attentats à Paris », et dérouler les événements, le Stade de France, les terrasses des cafés, le Bataclan, le nombre de morts et de blessés graves. Sonnée. Je suis sonnée.

Au cœur de Paris ce matin-là, on est saisi par un immense silence.

Je passerai ma matinée – le colloque ayant été annulé – à balayer les feuilles dans la cour en me

laissant saisir par ce puissant silence. Le geste, l'occupation automnale s'imposent curieusement. Être là, dehors, à balayer la cour. Comme une nécessité pour habiter le temps et l'espace de ce matin qui n'est pas comme les autres matins. Comme une nécessité de ne pas fuir le silence, son poids, mais s'y exposer. S'exposer au risque du silence, à son inhabitude, au traumatisme de ce silence-là, qui porte en lui les bruits et les cris de la veille. S'exposer à la gravité.

Faire un tour dans le Quartier Latin un peu plus tard, c'est s'exposer encore à l'inscription de la violence en creux au cœur de la ville. Les rues sont dépeuplées, les rares petits groupes de personnes croisées parlent espagnol, italien ou anglais. Le boulevard Saint-Michel a tiré ses rideaux métalliques. Très peu de voitures dans les rues, et toujours ce grand silence. Deuil improvisé plutôt que peur.

Ne s'éclairera que quelques jours plus tard cette discrète et impérieuse nécessité de s'exposer au silence, à son fracas intérieur, à sa gravité. Nécessité guidée par des réminiscences restées sur le coup dérobées. Puis je me souviendrai de ce récit entendu, adolescente, à l'aumônerie du lycée : l'histoire d'un jeune novice, qui s'entend demander, ainsi que ses confrères, ce qu'ils feraient si on leur annonçait la fin

du monde pour les heures prochaines. L'un dit qu'il courrait se confesser, un autre qu'il se précipiterait à la chapelle pour prier... Quant au protagoniste de l'histoire, il répond : « Si ce que j'ai à faire est de balayer la cour, eh bien je continuerai à balayer la cour ». S'entêter simplement à poursuivre la tâche du quotidien. Une façon, peut-être, de persévérer dans son être [son existence], de garder au cœur – et au corps dans le geste de balayer – le simple désir de vivre, toujours là. Ce matin-là, s'appliquer à balayer les feuilles, c'est s'appliquer à éprouver « *les ressources les plus profondes de la vie à s'affirmer encore* »¹, dans la conscience que la mort pèse sur la vie.

Cet élan à affirmer la vie par l'attachement aux gestes quotidiens a été décrit avec une simplicité désarmante par les moines de Tibhirine, à la suite de la « visite » dans la nuit de Noël d'un groupe armé qui avait assassiné, quelques jours plus tôt, des chrétiens croates : « *Après leur départ, ce qui nous restait à faire, c'était à vivre; et la première chose à vivre, c'était, deux heures après, de célébrer la vigile et la messe de minuit. C'était ce que nous avions à faire, et c'est ce que nous avons fait. [...] Et puis après, notre salut ça a été d'avoir toutes ces réalités quotidiennes à continuer à assumer: la cuisine, le jardin, l'office, la cloche... jour après jour* »². Puissance de l'ordinaire.

Le surlendemain, je reprends le métro pour la première fois après les attentats. Je me surprends, avant de partir, à chercher mon testament. Je vérifie s'il est toujours d'actualité, comme si le moment était là d'y apporter quelques modifications s'il le fallait. Il sonne bien, je n'y toucherai pas. Ce qui se passe là, c'est la conscience qui s'impose, claire, nette, tranquille, qu'il est possible (plausible) que je ne rentre pas ce soir. Un constat, un simple constat; qui semble ne pas s'embarrasser d'affects. La mort non comme une menace, mais comme une possibilité factuelle.

Certes, « *il est impossible de se représenter sa propre mort et toutes les fois que nous y arrivons, nous nous apercevons que nous y assistons comme spectateur* »³. Mais Freud précise plus loin que « *cette attitude conventionnelle à l'égard de la mort est incompatible avec la guerre. Il n'est plus possible de nier la mort; on est*

obligé d'y croire ». Ce qui est vrai de la guerre semble l'être de la violence aveugle du terrorisme au cœur de la vie ordinaire: chacun est mis en situation de croire que la mort peut le concerner. S'envisage alors, malgré soi, la possibilité de sa propre disparition. Ainsi du testament de Christian de Chergé : « *S'il m'arrivait un jour – et ça pourrait être aujourd'hui – d'être victime du terrorisme...* »⁴. Cette conscience de la disparition possible ne se donne pas uniquement sous la modalité de la peur ou de l'angoisse. Quelque chose peut s'y esquisser qui relie – qui relie à ceux qui sont de près concernés par la mort.

On demande si les attentats, la proximité de la mort qu'ils révèlent changent notre façon de considérer la fin de vie, au sens de la mort « ordinaire », celle qui en France se déroule à 57,5 % dans les hôpitaux⁵, celle que j'accompagne, avec d'autres, dans les services de soins palliatifs.

Je ne le crois pas. Je ne crois pas, du moins, qu'il y ait une concurrence entre la mort violente dont s'emparent les journaux et les réseaux sociaux, et la mort discrète, accompagnée par les soignants, entourée par les proches, dans l'intime du chez soi ou l'hospitalité de l'institution.

Il me semble bien plutôt que l'horreur de la mort violente, introduite par effraction dans la vie ordinaire, recrée comme une égalité des vivants devant la mort. L'égalité du « Souviens-toi que tu vas mourir ». Une égalité qui éveille une solidarité. Peut-être une solidarité d'impuissance, mais pas de résignation. Solidarité devant la précarité de la vie, mais aussi de l'appétit de vivre, parfois jusqu'aux derniers instants. Il semble que cet appétit de vie, s'il peut se trouver freiné par la peur de l'autre, se déploie néanmoins dans des élans d'engagements solidaires. À l'heure où j'écris ces lignes, le journal *Le Monde* propose un vaste dossier sur « l'après-attentats », intitulé #Vivreavec⁶, où des responsables d'associations affirment notamment que « *les événements ont boosté l'engagement* ». Une solidarité peut-être « boostée » par la conscience de la mort, et résolument menée et engagée du côté de la vie.

Ce que ces événements ont changé pour moi, en tant que bénévole d'accompagnement en soins palliatifs, c'est peut-être d'avoir développé une acuité, affiné l'attention aux « *ressources de la vie à s'affirmer encore* ». Ayant éprouvé ces ressources le balai à la main, ou dans le choix résolu de continuer à prendre le métro malgré la menace, quelque chose s'esquisse d'une solidarité dans la vulnérabilité ultime, celle de l'exposition à la mort. Une vulnérabilité partagée dont je souhaite qu'elle nous rende, ensemble, dans la rencontre, « *disponibles pour l'essentiel* »⁷.

NOTES

1. Paul Ricœur, *Vivant jusqu'à la mort*, Seuil, 2007, p. 43.
2. Christian de Chergé, *L'Invincible Espérance*, Bayard Éditions, 1997, p. 296-297.
3. Sigmund Freud, *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort* (1915).
http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html, p. 19-20.
4. Christian de Chergé, « Quand un A-Dieu s'envisage », <http://www.moines-tibhirine.org/les-7-freres/le-testament.html>
5. Rapport de l'Observatoire national de la fin de vie, « Vivre la fin de sa vie chez soi », mars 2013, <http://www.onfv.org/rapport-2012-la-fin-de-vie-a-domicile/>.
6. http://www.lemonde.fr/attaques-a-paris/article/2016/04/01/a-publier-a-13h-vivreavec-attentats-crise-des-migrants-quand-l-actualite-booste-l-engagement-associatif_4893974_4809495.html [consulté en ligne le 1/04/2016].
7. Paul Ricœur, *op. cit.*, p. 76.